

PROLOGUE

Connecticut, États-Unis
Octobre 1984

Anna Vogel observe son reflet dans le miroir de la chambre. Pour une femme de soixante-six ans, elle est encore séduisante avec ses épais cheveux blonds, légèrement grisonnants désormais, coupés en un carré qui lui arrive au menton. Elle a toujours été grande et mince – un mètre quatre-vingts –, et fait presque le même poids qu'à ses dix-sept ans. Elle lisse le bas de sa tunique, se penche sur le lit pour ramasser le pantalon et le pull qu'elle vient de retirer, puis tire et tapote le couvre-lit vert pâle un peu élimé par endroits ; il faudrait vraiment qu'elle s'en débarrasse, songe-t-elle, mais quelque chose la pousse à le garder – le lien qu'il représente avec le passé, sans doute.

Ce couvre-lit, c'est la première chose qu'elle a achetée après avoir épousé Hans. La couleur, lui avait-elle dit en installant le jeté sur le grand lit en pin de leur vaste demeure de Munich, lui rappelait la chambre d'hôtel à Paris où ils avaient passé leur lune de miel. Hans était en train de boutonner le col de son uniforme SS, il avait eu un petit sourire amusé. « Tu es bien sentimentale, ma chérie, mais tant mieux si ça te fait penser à ça. »

Le couvre-lit est l'une des rares objets qu'elle avait emportés lors de leur long voyage vers l'Amérique, après la guerre. Accompagnée de son fils encore tout jeune, elle avait traversé l'océan dans l'espoir de recommencer sa vie dans le Nouveau Monde. De passer à autre chose et d'oublier.

À présent, par la fenêtre à guillotine de sa vieille maison de style colonial, elle aperçoit la Mercedes de son fils remonter la longue allée. Sasha est architecte, il travaille à New York mais comme il a rendez-vous avec un client dans la ville voisine de celle d'Anna, il a promis de passer voir sa mère en rentrant. Elle dévale l'escalier et sort sur le porche, où elle l'attend.

— Bonjour, maman ! lance Sasha en sortant de la voiture.

Le soleil de fin d'après-midi fait scintiller ses cheveux blonds ébouriffés. Les gens leur font souvent remarquer à quel point ils se ressemblent – les longues jambes, le même teint –, même si les yeux du fils ont plutôt des nuances vertes, alors que ceux de sa mère sont d'un étonnant bleu turquoise, qui passe du bleu au vert en fonction de la lumière.

Sasha traverse la pelouse à grands pas et grimpe la volée de marches du porche. Il enlace sa mère et l'embrasse sur le sommet de la tête.

— Comment va ma décoratrice d'intérieur préférée ? demande-t-il en posant une main sur sa joue.

— Oh, arrête donc, dit-elle en rougissant. Ta décoratrice d'intérieur est quasiment à la retraite, maintenant.

— Ah ! Je suis prêt à parier que tu ne prendras jamais ta retraite, maman. Tu as bien trop de talent. Par ailleurs, tes clients ne te laisseront jamais tranquille, ils ont trop besoin de toi. Dis donc, il fait vraiment beau ce soir, on pourrait peut-être se mettre dehors, non ?

— Bonne idée. J'ai sorti de quoi prendre un verre, sur la table de la salle à manger, je vais chercher le plateau.

— Laisse, je m'en occupe. Installe-toi donc dans le rocking-chair.

Sasha pousse la porte d'entrée et pénètre dans le vaste hall qui sert également de salle à manger. Anna a posé un plateau avec des boissons sur une table en acajou laqué – une affaire dégotée dans une vente aux enchères vingt ans plus tôt. Des bouteilles de bourbon et de vermouth, des cerises

au marasquin, un seau à glace argenté, deux verres en cristal et un shaker ont été disposés sur le plateau. *Tout est parfait*, se dit Sasha, comme toujours avec sa mère, d'ailleurs. Il s'empare du plateau, ressort et va le poser sur la table en rotin devant Anna.

— Je te sers un verre, maman ?

— Oui, je veux bien. Un Manhattan, ça me ferait plaisir.

Sasha verse du bourdon dans le shaker.

— Qu'est-ce qui te plaît tant que ça dans les Manhattans ? s'enquiert le fils.

— Je ne sais pas... C'est peut-être parce que j'en ai bu pour la première fois sur le bateau qui m'amenait ici, après avoir quitté l'Allemagne.

Le jeune homme lui tend le cocktail, qu'elle teste d'une petite gorgée, pour vérifier s'il est bien à son goût.

— Hmm, parfait, commente-t-elle en se balançant doucement sur le siège à bascule, les yeux fermés.

— Tu sais, poursuit Sasha en se préparant un verre, j'aime bien t'entendre parler du passé. Quel âge avais-je, déjà, quand... quand on est arrivés ici ?

— Tu étais tout petit, tu avais à peine deux ans quand on a quitté Munich.

— C'est quand même fou que tu aies entrepris un voyage comme ça, toute seule, avec un enfant en bas âge, en plus. Ça demandait un sacré courage, quand même.

Anna sourit.

— Je n'avais pas l'impression d'être particulièrement courageuse à ce moment-là, je t'assure. J'avais plutôt l'impression que c'était... la seule chose à faire.

— Mais quitter l'Allemagne, laisser derrière toi tous les gens que tu connaissais... Il fallait forcément du courage, maman.

— Oh, pas vraiment. J'étais orpheline, rappelle-toi, je n'avais pas de famille. Quant à mon mari...

Anna sort un mouchoir de sa poche et s'essuie le nez. Sasha s'approche de sa mère et pose une main sur la sienne.

— Excuse-moi. Ça te contrarie de... de parler de papa ?

— Non, ça ne me dérange pas de parler de Hans. Lui et moi... Nous avons déjà pris nos distances, tu sais. Quand il est mort, il n'y avait plus rien qui me retenait en Allemagne. Et puis, je détestais ce que l'Allemagne était devenue. Comme je te l'ai déjà dit plusieurs fois, je n'étais pas... enfin, je ne soutenais pas le régime. Et au lendemain de la guerre, le pays était dans un état effroyable, les dégâts laissés par toutes ces maudites bombes crevaient les yeux partout, des bandes de canailles se baladaient en toute liberté... C'était vraiment très, très dur.

Elle lève les yeux vers Sasha, qui lui étreint la main.

— Je n'avais pas compris que ça avait été aussi éprouvant.

— Mais après, les Américains sont arrivés, dit-elle plus gaiement. Ils ont pris en charge notre région d'Allemagne et l'ordre a été rétabli progressivement. J'ai fait la connaissance de plusieurs soldats, et j'ai aimé ce que j'ai commencé à entrapercevoir. L'Amérique semblait être l'endroit idéal pour émigrer.

— Et moi, je suis bien content que tu sois venue t'installer ici. J'ai eu une belle vie, grâce à toi.

Il lui décoche un large sourire, révélant des dents d'un blanc parfait – résultat de plusieurs années d'un suivi coûteux chez l'orthodontiste pendant son adolescence. Sasha soulève la main de sa mère et y dépose un baiser.

— Je vais chercher quelque chose à grignoter. Des noix, par exemple ? Il ne faut pas boire le ventre vide.

— Oui, bonne idée. J'en ai mis dans un bol, tout à l'heure, elles sont sur la table de la cuisine.

Anna, délassée, se balance sur son fauteuil en regardant les érables qui se dressent en bordure du jardin, rougeoyant dans la lumière de ce début de soirée. C'est grâce à ces arbres

qu'elle a été attirée par cette maison. Sasha devait avoir à peu près quatorze ans à l'époque ; elle était allée lui rendre visite un week-end, dans son pensionnat du Connecticut, avant de reprendre la route pour retourner dans son petit appartement – petit, mais chic –, de l'Upper East Side de New York. C'est à ce moment-là qu'elle avait remarqué les arbres. Elle s'était arrêtée et avait coupé le moteur de son break pour admirer les grands arbres, et là, elle avait aperçu le panneau « À vendre », alors elle s'était engagée dans la longue allée qui menait à la maison. Le propriétaire, un veuf d'un certain âge, était devant le bâtiment en train de ratisser des feuilles. Il avait accepté de lui faire visiter les lieux. Il allait s'installer avec sa fille, lui avait-il expliqué, et voulait vendre la maison à quelqu'un qui saurait l'apprécier.

— Je la trouve vraiment magnifique, s'était-elle enthousiasmée en découvrant les fenêtres géorgiennes de chaque côté de la porte d'entrée et le large porche qui longe la façade, face au jardin. Si vous me la vendez, je vous promets que je l'honorerai. Je suis décoratrice d'intérieur, et je cherche une maison qui ait une histoire. J'aime voir le monde comme d'autres l'ont vu. Et puis, elle me rappelle une maison dans laquelle j'ai vécu...

Au début, elle n'y allait que le week-end, elle faisait le trajet de New York tous les vendredis soir. Mais lorsque Sasha avait quitté la maison et s'était marié, Anna s'y était installée définitivement. L'appartement ne servait plus que lorsqu'elle devait absolument se rendre en ville pour une réunion avec des clients.

Au fil des ans, la maison s'est remplie d'antiquités achetées aux enchères. Les canapés et les chaises ont été retapissés et rembourrés à plusieurs reprises. Depuis quelque temps, Anna a un faible pour le lin aux couleurs claires, beige et crème, avec des petites touches de turquoise çà et là. La maison parvient à être à la fois traditionnelle et tout à fait dans l'air du temps. Anna ne compte plus le nombre de

fois où son intérieur a été photographié par des stylistes de magazines de décoration.

Sasha pose deux petits bols de noix et d'olives sur la table en rotin.

— Voilà.

— Comment se passe ton nouveau projet ? demande sa mère.

Comme ils exercent le même métier, Anna s'intéresse toujours au travail de son fils. Ils ont même travaillé ensemble deux ou trois fois.

— Oh, c'est compliqué... Enfin tu sais, bien, les clients changent constamment d'avis. Ils ont trop d'argent, si tu veux mon avis.

Anna a un petit sourire compatissant. Elle a passé sa carrière à négocier avec des clients exigeants et égoïstes qui pensent que l'argent peut résoudre tous les problèmes.

— Mais bon, poursuit-il, comme tu me l'as toujours dit, plus il y a de dessins à faire, plus ça fait gonfler la facture.

Il rit et sirote sa boisson.

— Tâche de ne pas te laisser abattre, Sasha. Chaque nouveau dessin est une chance de repenser le projet. Profites-en pour l'améliorer. Qu'est-ce qu'ils font, tes clients ?

— Oh, je ne sais pas ce que fait la femme, mais lui, il est médecin. Un type intéressant, d'ailleurs. Papa aussi était médecin, non ?

— Oui, oui.

— Cet homme travaille pour un groupe pharmaceutique, il est dans la recherche médicale. Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre.

Anna gigote dans son fauteuil. La conversation la met mal à l'aise.

— Sers-moi donc un autre verre, tu veux ?

— ... Sûre ? Le dernier était assez fort.

Elle le regarde et ses yeux se rétrécissent comme ceux d'un chat.

— Oh là là, je connais ce regard, plaisante Sasha. La dernière fois que je t'ai vu faire cette tête, c'était quand tu m'as surpris en train de fumer de l'herbe dans ma chambre. Je devais avoir quelque chose comme dix-sept ans...

Sans se départir de son petit sourire, il prend le verre de sa mère et y verse ce qui reste dans le shaker.

— Tu n'aimes pas beaucoup parler du passé, hein ?

— Je n'en vois pas l'intérêt. Ce qui est fait est fait. C'est l'avenir qui compte.

— Oui, mais... Pardon si je me trompe, mais à chaque fois que je te parle de papa, tu te fermes comme une huître. Je sais qu'il est mort il y a longtemps, mais quand même... J'aimerais bien en savoir un peu plus sur lui. C'était mon père, quand même. Je ne pensais pas beaucoup à lui en grandissant, mais depuis que j'ai des enfants, ça a pris une autre dimension à mes yeux, je veux dire que j'ai envie de comprendre quel genre d'homme il était, de quelles caractéristiques j'ai pu hériter, par exemple. Où est l'album de photos de papa et toi ?

— Oh, dans le placard du salon, probablement.

— Je peux aller le chercher ?

— Tu y tiens vraiment, là, maintenant ? Bon, si tu veux.

Anna se lève d'un bond, les deux verres d'alcool lui brouillent soudainement les sens et elle entre dans la maison d'un pas légèrement chancelant. Quelques instants plus tard, elle revient avec un petit album photo relié, en cuir, esquinaté sur les bords, et le pose sur la table en rotin.

— Les voilà... Les photos.

Sasha prend l'album et examine la couverture.

— Je ne l'ai jamais vu, celui-là.

— Bien sûr que si, quand tu étais petit.

Il ouvre l'album. La première page est vide, il ne reste que les quatre coins cartonnés dans lesquels glisser une photographie.

— Elle est passée où, cette photo ?

— Oh, je n'en sais rien. Elle a dû se perdre.

Il tourne les pages et tombe sur un cliché en noir et blanc de sa mère debout dans le jardin d'une grande maison grise. Anna arbore un sourire incertain face à l'objectif. Le soleil crée des reflets dans ses cheveux.

— Où a-t-elle été prise, celle-ci ?

— Dans le jardin, chez nous, à Munich. Tu t'en souviens ?

— Non, pas du tout.

Sur une autre page, une femme âgée, plutôt corpulente, fixe l'appareil photo d'un air renfrogné.

— Et elle, qui est-ce ?

— C'est la mère de Hans. Elisabetta.

— Elle n'a pas l'air commode, dis donc, ironise Sasha.

— En effet. Et elle aimait bien se plaindre, dit Anna en souriant.

Au milieu de l'album, Sasha découvre une photographie d'Anna où celle-ci porte une robe d'été à fleurs. À côté d'elle, un homme, pas beaucoup plus grand qu'elle, vêtu d'un costume en tweed, les cheveux soigneusement peignés avec une raie marquée au milieu.

— Est-ce que c'est... papa ?

Anna se courbe pour jeter un coup d'œil à la photo.

— Oui, c'est Hans. Ça ne faisait pas longtemps que nous étions mariés. La photo a été prise pendant notre lune de miel à Paris. Si tu regardes bien, tu verras Les Deux Magots au fond, le célèbre café fréquenté par les intellectuels français. Hans n'appréciait pas vraiment ce genre de compagnie, d'ailleurs. *Trop bohème*, disait-il.

Sasha fait courir ses doigts sur la photo.

— Tu as l'air très heureuse. Tu as dit que tu t'étais éloignée de lui avant sa mort... Pourquoi ça a mal tourné, si je peux me permettre ?

— Ça ne me dérange pas que tu me poses la question. Eh bien, c'est la vie, je suppose. Nous avons des priorités

différentes, ce genre de choses... Mais nous étions assez heureux au début.

— Je ne lui ressemble pas beaucoup, hein ?

— Pas vraiment, non, répond Anna en tendant une main à son fils. Tu es à moi, mon chéri, tout à moi. Tu restes dîner ? ajoute-t-elle en vidant son verre.

— Je ne pense pas, non. J'ai promis à Louise de rentrer, désolé. J'espère que tu n'as pas passé des heures à cuisiner pour ce soir.

— Non, non, pas du tout. J'ai fait un ragoût, certes, mais je le mangerai toute seule, ne t'inquiète pas, dit-elle en lui tapotant la main.

— Oh, maman, mince, je suis embêté... Bon, la prochaine fois, on se fixe un vrai rendez-vous. Et on se voit à Thanksgiving, de toute façon. Louise m'a demandé de te le rappeler : on aimerait bien que tu viennes nous voir en ville.

— Oui, oui, je sais. Et ne te fais pas de souci, je comprends tout à fait que tu doives rentrer.

Anna, les yeux embués de larmes, regarde son fils partir. Il y a tant de choses qu'elle aimerait pouvoir lui dire, tant de choses qu'elle garde pour elle. Après s'être resservi un Manhattan, elle pousse la porte battante du salon, se laisse tomber sur le canapé en lin clair et regarde fixement la cheminée. Elle avait même mis des bûches et des journaux froissés dans l'âtre, en prévision de sa visite. Elle avait espéré qu'ils passeraient la soirée ensemble, à regarder le feu se consumer, à sentir la chaleur des braises. *Il faudrait que je l'allume, au moins.* Ça me ferait du bien, un feu – un feu de cheminée en automne, c'est toujours réconfortant. Mais finalement, elle vide son verre, puis, sentant l'alcool l'engourdir, ferme les yeux.